12

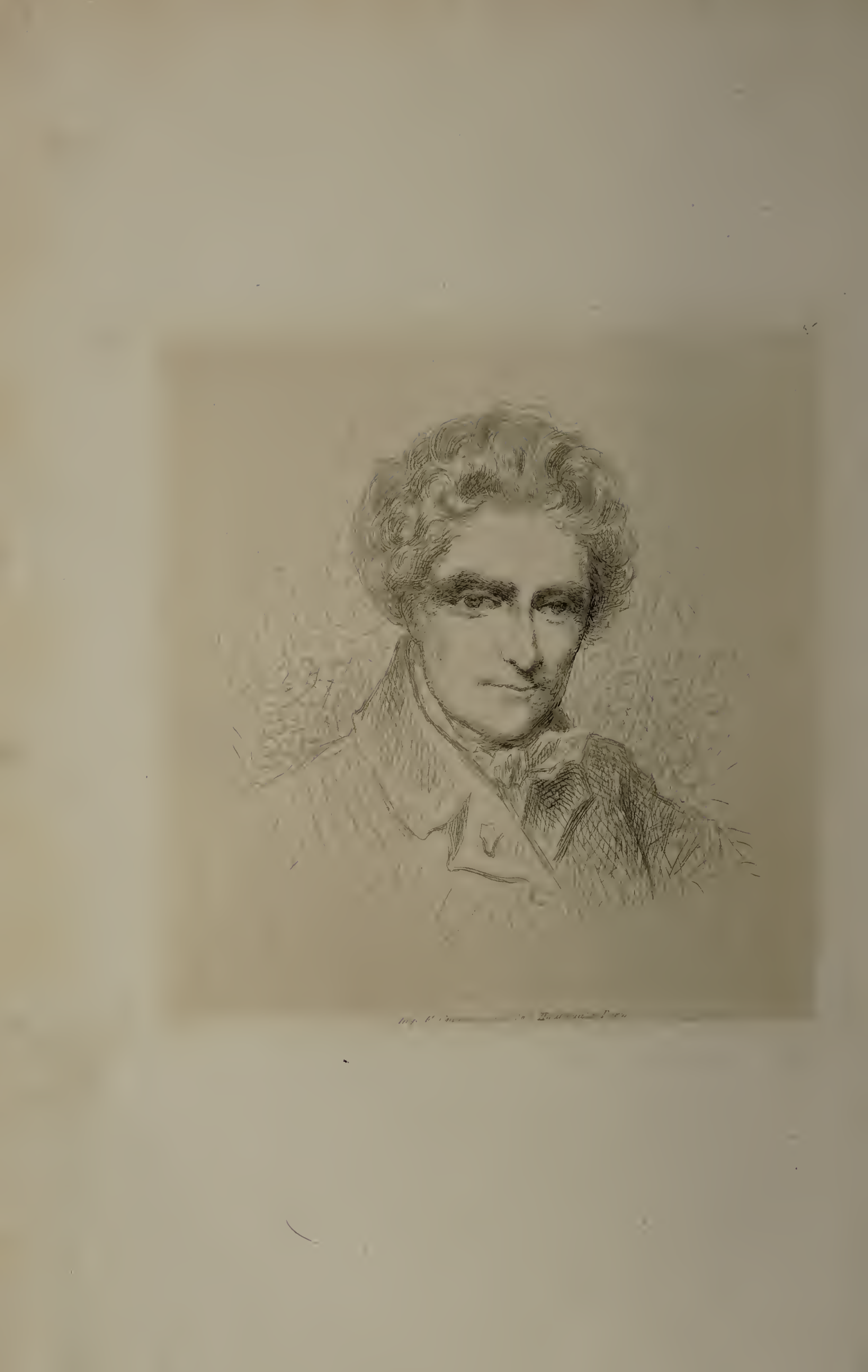
Souvenir d'estime bien constante,

à Mr. Lalanne,

P. Bédouin

LE DOCTEUR ESCALLIER.

(Extrait de *L'Impartial du Nord.*)



ESSAI BIOGRAPHIQUE

SUR LE DOCTEUR

ÉNÉE-AIMÉ ESCALLIER,

Par P. Hédouin.

« Un honnête homme meurt
» toujours trop jeune, c'est à
» dire trop tôt. »

JOUBERT, pensées,
tom. 1r. p. 251.



VALENCIENNES,
IMPRIMERIE DE E PRIGNET, RUE DE MONS, 9.
1857.

À Monsieur Quenson, ancien Conseiller, officier de la Légion-d'Honneur, Président du Tribunal de Saint-Omer, et de la Société des Antiquaires de la Morinie.

C'est à vous, mon cher Quenson, que j'offre la biographie d'un homme que vous avez, ainsi que moi, connu, apprécié, et qui méritait à tant de titres, notre affection et notre estime !

Puissiez-vous trouver dans ce faible hommage une nouvelle preuve de ma vive et constante amitié !

P. H.

Valenciennes, 30 avril 1857.



Le docteur ESCALLIER.

Trois mois se sont à peine écoulés, depuis que j'ai rendu compte dans l'*Impartial du Nord* de l'ouvrage ayant pour titre : *Remarques sur le patois*, par le docteur Escallier. Cet aimable et excellent homme était alors plein de vie, et commençait déjà à prendre des notes destinées à donner une suite à cette intéressante publication. Aujourd'hui il n'est plus!.. La mort est venue le frapper à un âge où quelques années d'existen-

ce paraissaient lui être encore promises.— Il les eût employées à continuer de charmer la société, à cultiver les lettres, les arts, et surtout à faire le bonheur de ses amis.— Aussi sa perte m'a-t-elle causé la douleur la plus profonde!.. Une seule consolation m'est offerte, c'est d'honorer la mémoire de celui qui a honoré son nom, et son pays par toutes les qualités du cœur, de l'esprit; de garder précieusement son souvenir, et de répéter en songeant à la tendre affection qu'il m'avait inspirée ces paroles de Montaigne : « Si on me presse » de dire pourquoi je l'aymais, je sens que cela ne se » peut exprimer qu'en respondant : parce que c'était » lui, parce que c'était moy » (1).

Le triste devoir que je me suis tracé, dans cet essai biographique, a pour but principal de faire connaître le caractère de l'ami qui m'a été ravi. Je l'ai peint tel que je l'ai connu; j'ai dit toute la vérité, et j'espère qu'en lisant ces simples pages, on répétera avec moi : Nul ne fut meilleur que lui ! » —

Le docteur Escallier naquit à Douai en 1794. Il reçut les prénoms d'Enée-Aimé. Le premier de ces prénoms semble avoir été un sacrifice fait à la manie du temps (on était alors en pleine république), qui voulait que tout fût grec et romain.— Le second devenait une espèce de présage du sentiment qu'il inspirerait à tous ceux qui le connaitraient particuliérement, car person-

---

(1) Montaigne, Essais, livre 1er chap. XXVII, édition de Coste, grand in-4°.

ne ne mérita plus d'être aimé, et ne fut plus aimé que lui.

Il eut pour père un honnête pharmacien, habitant une maison à balcon de la rue de Bellaing. Fils unique, Escallier était l'amour et la joie de ses parents, qui l'entouraient de tous les soins que sa santé, fort délicate, exigeait. Il fit, comme moi, ses études au lycée de Douai, établi dans les bâtiments du collège de la célèbre abbaye d'Anchin, dont il devait un jour écrire l'histoire. Alors il lui arriva ce qui est arrivé à tant d'hommes distingués, ayant obtenu, depuis, des succès brillants, dans toutes les carrières ouvertes à l'intelligence : il ne mérita, aux yeux de ses professeurs, qu'un seul prix. — Sans nul doute son esprit vif, original, la mobilité de son imagination ne purent s'astreindre à un genre de travail, s'appliquant, surtout à cette époque, à l'acquisition des langues mortes.— Sa pensée, ses observations s'exerçaient en dehors du rudiment qui, la plupart du temps, ne servait qu'à faire écrire de très mauvais latin, à des écoliers revenant chez eux chargés de couronnes, mais ne sachant pas le français.

Toutefois la lecture devint pour Escallier une véritable passion. Il avait soif d'apprendre, mais il fallait que la coupe de la science fût enduite, pour ses lèvres delicates, d'un peu de miel. Souvent il m'a raconté l'impression qu'il avait ressentie, en lisant, pour la première fois, à l'âge de douze ans, les comédies de Molière, son auteur favori : Il me parut, me disait-il,
« qu'un monde nouveau s'ouvrait devant moi, et, dès
« ce moment, je commençai à connaître les hommes. »

Destiné par son père à être médecin , Escallier , peu de temps après sa sortie du collège, se rendit à Paris, où il passa quatre années.— L'étude de la médecine captiva son attention ; elle eut même pour lui des charmes, mais uniquement sous le rapport philosophique et moral. La multiplicité des systèmes, le charlatanisme de beaucoup d'enfants d'Esculapes l'obscurité profonde entourant une foule d'affections maladives, où tout est conjectural , et le souvenir des comédies de son cher Molière l'amenèrent bientôt à un scepticisme , qu'il portait quelquefois un peu trop loin. Dans tous les temps, et même lorsqu'il exerça très activement son art, il s'expliquait sur ce point, avec une franchise qui, si elle pouvait nuire à ses intérêts, honorait complètement son caractère. — Disons que personne, moins que lui, n'a masqué sa pensée : il eût fait , malgré toute la finesse de son esprit, un fort mauvais diplomate. En médecine, il croyait aux avantages résultant du régime, de l'hygiène, de la modération dans les passions, à l'influence du moral sur le physique ; mais, hors de là, il réduisait la science à cet aphorisme d'un ancien : « Tenez-vous la tête froide, les pieds chauds, « le ventre libre, et moquez-vous des médecins. »

De retour à Douai, après avoir reçu le grade de docteur, à la suite d'une thèse vaillamment soutenue, il acquit bientôt une nombreuse clientèle, surtout dans la haute société.— Ses soins , ses conseils plaisaient beaucoup aux dames, et cela se conçoit.— Il fesait la médecine avec élégance, et chez lui la robe doctorale se cachait sous l'habit de l'homme du monde. La nature l'avait doué d'un physique très agréable et très distin-

gué. — Ses traits étaient réguliers, ses yeux doux, spirituels et empreints, dans certains instants, d'une vivacité tendre et de malice. Il y avait beaucoup de grâce dans tous ses mouvements, même lorsqu'il roulait dans ses doigts une prise de tabac. Son élocution était facile, correcte, sa voix mélodieuse et agréablement timbrée. Chose remarquable, c'est qu'ayant passé toute sa vie à Douai, il n'avait aucun des défauts de la prononciation traînante, chantante, de nos provinces du Nord. Dans sa conversation il y avait à la fois du piquant, de l'entrain et du charme.— Près de lui les heures s'écoulaient pour moi comme un agréable songe ; je m'animais de son animation, il s'animait de la mienne : c'était un véritable enchantement !.. Je n'ai connu personne qui me rappelât plus que lui, un de mes vieux amis, Michaud l'auteur des *Croisades*, que La Harpe avait surnommé le Roi des causeurs français. — Tous deux, en conversant, possédaient cet esprit gaulois du XVIme siècle, naïf et fin, franc et gai, visant droit au but, empreint d'une douce raillerie, et n'allant jamais jusqu'à la satire. C'était le meilleur des humains. — Seulement entre lui et Michaud, il y avait cette différence, que le cher docteur, au milieu de ses amis et *inter pocula*, se livrait de temps en temps à quelques gaillardises rabelaisiennes, tandis que Michaud, avec un tact exquis, ne les laissait qu'entrevoir. — Je ne serais pas étonné, qu'auprès de certaine personnes, le bon, l'excellent Escallier n'ait passé pour méchant !!.... Il était, comme je l'ai déjà dit, d'une franchise, aujourd'hui bien rare, et n'a jamais su cacher ses antipathies et ses répulsions. Or, en bonne morale, et en équité, selon le XIXme siècle, l'homme ainsi

organisé est un homme malfaisant et dangereux. Cette opinion pitoyable, est la conséquence de l'état social actuel, dans lequel tant de caractères se sont usés, éffacés, abatardis par le frottement des intérêts personnels; où la flatterie, l'eau benite de cour, ont pris la place de la vérité, et du dévouement chaleurenx et sincère; où enfin, on serre la main à l'ami prétendu, au très cher, qu'uue minute après on calomnie, on ridiculise. — Voilà le monde tel que le progrès nous l'a fait. Ah! si l'Alceste de Molière eut vécu de nos jours, il eut eut été bien à plaidnre !!...

Escallier devint l'homme à la mode, le médecin chéri de ses malades, dont beaucoup guérissaient, quoiqu'il leur répétât souvent qu'il ne croyait pas à la médecine.— Ajoutons à ces traits que le désintéressement le plus grand faisait la base de sa conduite, et que, quant aux honoraires, il pratiquait son art en amateur, soignant les pauvres comme les riches, car il aimait le bon peuple, celui qui fuyait l'émeute, le cabaret, et il se plaisait à partager ses joies et ses peines. —

J'arrive à une circonstance bien importante de la carrière du docteur Escallier, en ce qu'elle a exerçé une grande influence sur toute sa vie.

Il avait été nommé médecin des épidemies dans l'arrondissement de Douai. — En 1832 le choléra vint fondre, pour la première fois, sur la France, et Escallier donna ses soins, avec autant de courage que d'activité aux personnes qui en furent atteintes. Je dois

à la justice de déclarer que sa conduite fut imitée par plusieurs de ses confrères. — Lorsque ce terrible fléau eût cessé ses ravages, le gouvernement décida que, dans chaque arrondissement, la décoration de la Légion d'Honneur serait accordée aux médecins qui s'étaient signalés par leur zèle.— Une croix était attribuée à la ville de Douai. — Le sous-préfet d'alors pensa qu'elle devait être remise à Escallier, et fit des démarches auprès de lui pour l'engager fortement à la réclamer. — « Vous êtes le médecin des épidémies, lui » dit-il, je connais les services que vous n'avez cessé » de rendre en cette fatale occurrence; c'est donc en » votre personne qu'à Douai le corps médical doit être » récompensé. »— D'abord Escallier refusa avec obstination de se mettre sur les rangs; naturellement modeste il faisait observer que ses confrères avaient les mêmes droits que lui à la munificence de l'autorité. — Il connaissait d'ailleurs assez le cœur humain pour savoir que l'envie ne lui pardonnerait pas d'être le préféré. En cela il avait parfaitement raison. Enfin son caractère, éminemment philosophique, lui faisait attacher peu d'importance aux distinctions de ce monde : pour son âme noble, généreuse, avoir fait le bien, secouru ses semblables, était la plus douce, la plus précieuse des récompenses. Le sous préfet insista, le vieux père du docteur se mit de la partie, Escallier, forma sa demande et fut décoré. Certes, en cela, justice fut rendue, et jamais homme n'avait mieux mérité de porter sur sa poitrine le signe de l'honneur!.. — Mais ce n'était pas le compte de cette honteuse et basse jalousie, ne pouvant supporter le bonheur, la prospérité d'autrui, sans préparer dans l'ombre ses poisons.

Une démonstration scandaleuse, un ignoble charivari, furent organisés contre le médecin des épidemies, et contre le choix du gouvernement. — Le soir, un attroupement considcrable se rendıt à la porte du docteur. En ce moment il était absent. Son pauvre pére, témoins des charges grossières, signalant ordinairement de semblables saturnales, fut longtemps sans croire que ces sifflets aigüs, ces cris de haine et de rage avaient son fils pour objet. — Enfin, la vérité lui est connue!.. Une révolution subite s'empare de lui, le sang se précipite vers son cerveau, et menace ses jours. Averti par plusieurs de ses amis, Escallier s'empresse de revenir chez lui : qu'on juge de son indignation, et de sa douleur!... Elles furent d'autant plus vives qu'il apprit de suite d'où partait le coup qui venait le frapper. Ses premiers soins furent pour son père, puis il opposa le calme, le courage de l'homme fort à ses ennemis qui ne tardèrent pas à rentrer dans la poussière. — Toutefois il n'oublia jamais le mal que, surtout, ils avaient fait au vieillard auquel il devait le jour, et d'autant plus que les chefs d'entre eux avaient des motifs sacrés, pour l'aimer et le respecter. Cela devint un point noir dans son existence, un souvenir, dont la trace brûlante ne s'effaça jamais de son âme, si bonne cependant et sindulgente ! Que la calomnie n'aille donc pas cherche ailleurs la cause des dernières dispositions de mon excellent ami!..

J'avais besoin de soulager mon cœur en écrivant ce qu'on vient de lire. Cela répond à quelques insinuations plus que malveillantes, répandues dans le public, sur le testament d'Escallier. Sans doute il est beau de

pardonner aux injures et il leur avait pardonné ! mais le pardon doit-il aller jusqu'à récompenser ceux qui ont cherché à nous tuer moralement, et qui ont compromis l'existence de notre père ?... Non, mille fois non !... et maintenant j'en ai l'espérance, tous les gens de cœur, de conscience seront de mon avis.

Ce ne fut pas le seul tourment qui, à cette époque, vint assaillir Escallier. Chargé, sans sollicitations aucunes, du service de santé de la prison de Douai, on l'attaqua de nouveau. — Un duel s'ensuivit, et il se montra alors ce qu'il a toujours été, ferme, courageux et homme plein d'honneur.

Ces deux circonstances modifièrent sa manière de vivre, elles lui donnèrent une idée fort triste de l'espèce humaine, et si. en naissant, il n'eût pas reçu du ciel des trésors de bienveillance, de générosité, il serait devenu misanthrope. — Petit à petit on le vit rompre avec la grande société, dans laquelle il n'apparut plus que rarement, se bornant à un petit cercle d'amis. — Il abandonna aussi la médecine, continuant seulement à la pratiquer pour des intimes, et pour les pauvres.

Un esprit tel que le sien, avait cependant besoin d'aliments. et ce fut alors que le goût des arts, dont son organisation délicate recélait tous les germes, se développa en lui dans toute sa force.— Il commença à former une collection de tableaux et de curiosités, s'attachant particulièrement, quant à ces dernières, à tout ce qui concernait la fin du moyen-âge et la renaissance, surtout au point de vue religieux.

Il y a trente ans, on trouvait encore à acheter de belles choses, et on ne les payait pas ce qu'on les paie maintenant, lorsqu'on parvient à les rencontrer. — Le ton, la mode, ont augmenté considérablement le nombre des amateurs, la concurrence dès lors est grande, et le chercheur vértiablement instruit se voit enlever, dans les ventes, par des lorettes, ou des Turcaret ignares, les raretés que la modicité de sa fortune ne lui permet pas de payer le prix qu'on y met. — Escalier n'était pas riche, mais il n'avait point d'habitudes de luxe, et savait du reste s'imposer à propos des privations, pour satisfaire ses fantaisies. Voilà comment il était parvenu à réunir beaucoup de tableaux et d'objets d'art, auxquels il avait voué le culte d'un vrai croyant.

Parmi ces tableaux, des peintres de diverses écoles, il nous faut bien avouer qu'il y en a dont les attributions nous paraissent évidemment erronées: mais Escallier était de la plus complète bonne foi, quant aux noms dont il les décorait. A cet égard, je lui ai fait, pendant quelque temps, des observations qu'il n'a jamais voulu admettre. Lorsqu'une toile lui appartenait, son imagination l'entourait d'une auréole, l'éclairant à ses yeux, d'un jour magnifique!... Il me présentait des Rubens, des Jean-Steen, des Brauwer, des Greuze, dont l'authenticité était plus que douteuse, et je ne voulais pas les reconnaître. Cependant je ne tardai point à m'apercevoir, qu'en débaptisant les chefs d'œuvres que lui avait vendus à fort bon marché le père Salomon, au demeurant le plus honnête des juifs, je lui causais un véritable chagrin. Respectant, à dater de

cette époque, une illusion qui le rendait heureux, je pris le parti de garder le silence. — Je me hâte d'ajouter, qu'en général, il n'achetait pas de mauvais tableaux : presque tous ceux qu'il possédait étaient agréables, et dans le nombre on rencontre quelques originaux, ayant une véritable valeur. Ainsi, je signalerai un petit Bassan, que Paul Véronèse eût volontiers signé, deux portraits l'un de Vander-Helst, l'autre de Cuyp, incontestables ; et un charmant Huysmans de Malines, malheureusement un peu altéré par des barbares ayant voulu le dévernir. Qu'on n'aille point croire qu'Escallier manquât de goût!... ce serait tomber dans une grave erreur. Seulement il avait peu voyagé, peu vu, hors de l'horizon dans lequel il a vécu, peu comparé, et les arcanes de l'histoire de l'art, dans toutes les écoles, ainsi que l'étude des maîtres lui faisaient défaut. C'est une rude affaire que celle de juger en peinture et de parvenir à n'être point dupe des imitateurs, des copistes, des pasticheurs de tel ou tel peintre célèbre!... Cette affaire il faut s'en être occupé très jeune, et n'avoir pas cessé de s'en occuper. Il faut avoir eu sous les yeux des milliers de tableaux, les avoir examinés avec soin, dans toutes leurs parties, composition, dessin, couleur, accessoires, et encore arrive-t-il quelquefois que les plus grands connaisseurs se trompent dans leurs appréciations. Il faut enfin posséder une mémoire immense, et avoir lu les catalogues de tous les cabinets de l'Europe, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours.

La pièce la plus importante de la collection d'Escallier était, selon nous, une œuvre colossale, vraiment

extraordinaire, produite par Memling (1), peintre Brugeois, à peine connu en France il y dix ans! J'ai écrit la vie complète de cet artiste, dans les annales archéologiques, en mai 1847, et elle fait partie, avec le catalogue de ses peintures, du volume que j'ai publié en 1856, sous le titre de *Mosaïque.* Le morceau dont il s'agit, digne des plus belles galleries de l'Europe. n'est, comme on s'obstine à le dire, ni un dyptique, ni un tryptique, car il se compose d'un panneau principal, formant centre, et de quatre doubles volets. En tout, cela fait neuf pièces, d'une dimension, d'un travail tels, quant à la multiplicité des personnages et des accessoires, que c'est un vrai musée de peinture du XVme siécle. Memling l'avait fait pour la célèbre abbaye d'Anchin, située près Douai, dans les années, sans doute, où, enrichissant des créations de son pinceau les monuments religieux de nos contrées, il traça de sa main divine le beau retable de l'abbaye de Saint-Bertin, à St.-Omer.

Un hasard miraculeux a voulu que toutes les parties de ce chef d'œuvre, d'abord divisées, fussent réunies, en état parfait de conservation, par les soins d'Escallier. Il découvrit d'abord le panneau central et le paya la modique somme de 60 francs ; ensuite il retrouva les volets, chez un de ses amis, M. Estabel, qui les

---

(1) Plusieurs personnes prétendent que cette œuvre n'est pas de Memling. D'autres en plus grand nombre, et parmi lesquellles on compte des écrivains distingués sur l'art, partagent mon avis. Le doute est permis ; mais dans tous les cas, le tableau dont il s'agit est digne de ce grand maître.

lui céda pour 3,000.— Depuis, à ma connaissance, des offres considérables, puisqu'elles se sont élevés jusqu'à la somme de 140,000 fr.: lui ont été faites pour qu'il se dessaisît de ce tableau : il les a toujours repoussées. — La vue de l'œuvre de Memling semblait être nécessaire à sa félicité, à son existence. Souvent il m'a répété : « je lui souhaite le bonjour le matin, je cause » avec elle dans la journée, je lui dis bonsoir, avant » de me mettre au lit : mon Memling est un ami que je » ne pourrais quitter.— Un peu plus d'argent ne m'im» porte guère ; ce qui m'importe, c'est de conserver ce » qui me plaît!... » — De toutes les parties de l'Europe on venait visiter ce magnifique tableau ; cardinaux évêques, artistes, amateurs de tous rangs, de toutes conditions arrivaient, pour l'admirer, lui rendre hommage.— On conçoit l'animation que cela donnait à la simple retraite du bon docteur, à son esprit vif et courtois, toujours disposé à s'identifier avec les hôtes qu'il recevait.

Parmi les objets d'art de son cabinet, il y avait des morceaux curieux et rares: telle est, par exemple : une crosse en bronze dorée et émaillée, avec arabesques, du XIIIme siècle. Cette pièce avait été trouvée par M. Boduin, avocat et notaire à Valenciennes, lorsqu'il fit construire une jolie habitation sur les ruines de l'antique abbaye d'Anchin, dont il est devenu le propriétaire.— Quand je la vis chez lui, je me permis de lui dire que cette crosse ferait le bonheur de notre ami Escallier, et, avec cette générosité, l'un des traits distinctifs de son esprit aimable et franc, Boduin me chargea de la lui remettre de sa part. Je peindrais

difficilement la joie du docteur, que j'avais qualifié depuis quelque temps du titre d'abbé d'Anchin, parce qu'il avait écrit l'histoire de ce célèbre monastère! — Il fut touché, jusqu'aux larmes, de ce présent.

C'est au beau tableau de Memling qu'Escallier doit l'idée d'avoir composé cette histoire. — Fruit des plus consciencieuses recherches, ce remarquable volume a été l'objet des éloges de tous ceux qui l'ont lu.— Dans tous les partis la presse s'est montrée unanime pour rendre justice à la science, à l'esprit d'investigation, de saine critique qu'il révèle, à l'intérêt soutenu qu'il présente, à son excellent style, et à la couleur locale dont il est empreint. Aussi les suffrages d'hommes d'un haut talent, (je citerai, entre autres MM. Guizot, de Montalembert. et mes bons amis Poujoulat et Le Glay) ne laissent ils aucun doute sur la valeur réelle de cet ouvrage (1).

Le livre ayant pour titre, *Remarques sur le patois*, si bien imprimé à Douai, par M. Wartelle, est le dernier qu'ait publié le docteur Escallier. Il n'a pas été moins bien accueilli que l'histoire de l'abbaye d'Anchin, et j'en ai rendu compte dans deux journaux. L'auteur s'occupait du soin de le compléter, lorsque la maladie, qui nous l'a enlevé, est venue le surprendre.

---

(1) L'histoire de l'Abbaye d'Anchin contient non-seulement la description du tableau de Memling, mais encore une jolie gravure reproduisant la forme et le mouvement de ce tableau, exécutée par M. Robaut fils.

Depuis plusieurs années il était menacé d'une affection catharrale : cette affection se représenta dans les premiers jours de février dernier. J'appris qu'il était souffrant et je m'empressai d'aller le voir. Je le trouvai un peu changé ; il toussait, avait de la fièvre la nuit, ne dormait que péniblement, mais rien ne me fit présager sa perte. D'accord avec l'excellente personne qui tenait si bien sa maison, je l'engageai à se soigner, à supprimer les visites à la prison, à 6 heures du matin, en hiver, saison froide et humide, dont les brouillards ne convenaient nullement à sa poitrine délicate.— Il faut bien le dire, Escallier n'avait aucun souci de sa personne. Se croyant toujours jeune, il se conduisait, pour sa santé, en enfant volontaire.— Tous les jours, au milieu de la pluie, de la neige, du vent, il allait faire de longues promenades, dans les fortifications, accompagné de son chien, le fidèle Jacques, qu'il aimait beaucoup, et qu'il avait coutume d'appeler le meilleur des humains.— Je le quittai, et quelques jours après, je sus que son état présentait des dangers. — Partir pour Douai fut pour moi l'affaire d'un instant. — Notre ami Thomassin, qui ne quittait point la maison du docteur, m'apprit qu'il était fort mal. Le médecin avait défendu l'entrée de sa chambre. Je revins à Valenciennes, sans avoir vu Escallier, accablé d'inquiétude, poursuivi par le plus triste pressentiment. Hélas ! il ne devait pas tarder à se réaliser!... Bientôt une lettre de Thomassin m'annonça qu'il s'était éteint le 24 février, à la suite d'une longue et terrible agonie! Cette fatale nouvelle me parvint deux heures après celle fixée pour son enterrement; Je fus donc privé de la consolation d'accompagner ses restes à l'église et au cimetière.

Depuis, en répendant des larmes qui couleront encore longtemps, sa bonne Adeline me dit qu'il avait souvent parlé de moi, avant de mourir, en exprimant le regret de ne point me voir près de lui. Combien je le remercie de n'avoir point oublié, au milieu de ses souffrances, celui qui l'aimait tant et ne l'oubliera jamais!!

Peu de morts m'ont été aussi sensibles que la sienne! Je le connaissais bien, et j'atteste n'avoir rencontré qu'un três petit nombre d'hommes qui le valussent.— A une bonne tête il joignait un cœur d'or, et un caractère sympathisant avec tout ce qu'il y avait de grand, de noble, de beau dans ce monde. Tous les quinze jours j'allais le visiter, dîner avec lui, et je revenais de plus en plus charmé de son esprit, de sa grâce, de sa bienveillance et de nos douces et vives causeries. Hélas! sa perte, à un âge oû j'ai déjà tant perdu, produit dans mon existence un vide que rien ne pourra combler!...

A ses rares et précieuses qualités, il mêlait quelques idées excentriques, originales, donnant à sa fréquentation une saveur, un piquant remarquables. — Ainsi les questions d'intérêt, d'argent, de spéculations étaient ses antipodes. Il éprouvait une répulsion extrême pour toute espèce de calcul, et la nécessité de faire des chiffres lui soulevait le cœur. En cela, il n'était nullement l'homme de son siècle. Il fallait l'entendre s'indigner contre cette soif du gain, cet amour des tripotages de bourse, des opérations avantureuses, faisant maintenant tant de fripons et de victimes !... « Autrefois, me répétait-il souvent, les Turcaret for» maient une exception, et ils avaient un côté comique,

» dont Lesage a pu tirer un excellent parti : aujour-
» d'hui ils composent une immense majorité dont la
» platitude n'est en vérité pas digne de la scène ! —
» Cette honteuse manie de s'enrichir, *per fas et nefas*,
» cette lèpre ont gagné tous les rangs, abatardi le
» caractère français, et nous precipiteront dans l'abîme
» du matérialisme le plus complet. » —

Sur ce point nous nous entendions à merveille, mais il en est un autre qui nous divisait entièrement: je veux parler des femmes.— Il les aimait, les respectait, et par une étrange contradiction, il prétendait qu'elles étaient toutes curieuses à l'excês, rusées, trompeuses, inconstantes. « — Ce sont bien les filles de madame
» Eve, me disait-il, et elles ont gardé dans leur mi-
» gnonnes cervelles, toutes les impressions de la con-
» versation de leur aïeule avec le serpent, sous l'arbre
» de la science du bien et du mal. — Ah ! mon ami,
» personne ne les a mieux connues que le grand roi
» Salomon, et vous savez que dans la nature entière,
» il ne voyait rien de plus léger que la femme, en y
» comprenant la poussière, le vent et la plume. —
» Laissons, si vous y consentez, ajoutait-il, l'amour de
» côté, car, à notre âge c'est de l'histoire ancienne, et
» nous devons avouer que bien peu l'ont rencontré,
» dans ces charmantes pécheresses, tel qu'ils l'avaient
» rêvé. — Bornons-nous à l'amitié : est-ce que notre
» cher Montaigne n'a pas dit, à propos de cette *saincte*
» *cousture*, (l'amitié) : *l'âme des femmes ne semble*
» *assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si*
» *pressé et si durable... ce sexe par nul exemple, n'y*

» *est encure peu arriver, et par les escoles anciennes*
» *en est rejetté!...*» (2)

Sans doute, il y a du vrai dans cette philippique *in fœminis*, mais Escallier portait les choses trop loin. Après l'avoir combattu, je revenais toujours à lui répéter que la société m'avait offert un grand nombre de femmes réunissant aux grâces, aux agréments de leur sexe, toutes les qualités de l'honnête homme. Cette conclusion, non pas *galante*, comme il le prétendait, mais simplement équitable et vraie, me valait de sa part le titre de *Don Quichotte*, *quand même*, *du Cotillon*, et nous nous serrions la main en riant. —

Dans une âme aussi bienveillante, aussi généreuse, dans un esprit aussi juste que le sien, j'ai souvent cherché la cause de cette opinion *ultra*-rigoureuse envers les femmes.— Je dois dire, toutefois, qu'il l'adoucissait par ces paroles revenant toujours au milieu de nos discussions : « N'allez pas croire que je leur en » veuille, que je sois leur ennemi!!.— Elles ne peuvent » être autrement qu'elles sont ; la nature les a créées » chattes, et nos lois sociales, nos exigences de maî- » tres et seigneurs les obligent constamment à nous » tromper. » — Quant à la cause dont j'ai parlé plus haut, je crois l'avoir trouvée. — Il paraît que, très jeune encore, il avait ressenti un profond attachement, d'abord payé de retour, et dont les liens furent rompus, par la légèreté, la faiblesse de celle qu'il aimait. —

---

(2) Montaigne, essais, livre I. 4me page XVII.

Depuis, et la première douleur apaisée, il n'eût plus que de ces liaisons dans lesquelles on ne recueille bien vite que la triste expérience du caprice et des ruses de certaines femmes — Son tort fut donc de les juger toutes, par celles qu'un sort fatal lui avait fait connaître: dans une âme sensible et blessée, jusqu'à un certain point ce tort se conçoit.

Lors des premières années de l'existence d'Escallier, la société en général, ne jurait que par l'immortel Voltaire. — En matière de religion, le bon docteur s'était laissé entraîner vers un scepticisme fort avancé. Petit à petit la lumière de la foi lui apparut ; il devint chrétien, catholique éclairé, reconnaissant avec raison que l'évangile est le premier, le plus beau de tous les livres. Ses derniers jours, ses derniers moments en ont offert la preuve la plus éclatante.

Avec l'âge et les événements le même changement s'opéra dans ses idées politiques. — Très libéral d'abord, l'abus que les soi-disant libéraux firent de leur puissance, les révolutions qu'ils traînèrent à leur suite, le dégoûtèrent complètement du parlementarisme, des chartes, votées avec enthousiasme, puis déchirées avec impudeur, et des républiques avortées. — Certes, il aimait la liberté, mais il détestait la licence, et trouvait, qu'à tout prendre, le pouvoir d'un seul, même serré, vallait mieux que la tyrannie débraillée de tous.

J'ai parlé de son goût pour les arts : Il n'était pas musicien selon l'interprétation vulgaire attachée à ce

mot, mais il aimait beaucoup la musique, et la jugeait d'instinct et avec son âme. Grétry était son idole; aussi se montrait-il charmé lorsque je lui rappelais les chants mélodieux, vrais, dramatiques de nos anciens maîtres.

Sa fortune était modique : elle pouvait s'élever à trois mille et quelques cents francs de rente. Il en avait toujours usé avec toute la générosité possible : ses dernières volontés en offrent encore la preuve. Depuis longtemps son testament était écrit, et n'a reçu, au moment de sa maladie, que quelques additions importantes concernant principalement l'honnête personne qui dirigeait son petit ménage. — Cette personne, nièce d'une vieille bonne dont la perte lui fut très douloureuse, avait consenti à venir la remplacer dans sa maison ; il l'avait connue enfant, avait pu apprécier ses rares qualités et lui portait l'attachement qu'un pére porte à sa fille. — Certes, sous tous les rapports elle en était digne ! .. — Bien élevée, pleine de sens et de cœur, elle était pour lui une société sûre et agréable. J'ai pu voir les soins, le dévouement dont elle l'entourait, et, à cet égard, je lui accorde, ainsi que le font les vrais amis d'Escalier, une véritable estime et une sincère reconnaissance ! .. — Sa conduite, dans la dernière maladie du docteur, la douleur que sa mort lui a causée, ne laissent aucun doute sur l'attachement profond, le respect qu'elle lui portait.

Il lui a légué la jouissance viagère de sa maison et son modeste mobilier ; c'est un acte de justice, honorant sa mémoire.

Il a disposé de la nue propriété de cette maison et des terres qu'il possédait dans le Cambraisis, en faveur des enfants de M. Robert, ancien colonel d'artillerie, dont la famille tenait le premier rang parmi ses amitiés anciennes.

Son cabinet de tableaux et de curiosités est devenu la part du musée de sa ville natale. Une seule exception a été faite à cette donation, quant au magnifique tableau de Memling, qui a été légué à Notre-Dame de Douai.

Ici, nous allons émettre notre pensée toute entière, et, sans prétendre jeter le moindre blâme sur ce qu'à fait notre ami, nous ne devons pas dissimuler que nous eussions agi autrement que lui.

Voici, à l'occasion du chef-d'œuvre de Memling, ce que nous écrivions en 1847, dans *les Annales archéologiques :*

« N'est-il pas à craindre qu'un jour ce tableau ne
» soit détruit, ou que l'étranger, qui nous a déjà tant
» appauvris, ne nous enlève ce trésor ?... Ah! si nous
» avions pouvoir et richesses, nous supplierions son
» possesseur de le céder à la France, et, avant six
» mois, il ferait son entrée triomphale dans la grande
» galerie du Louvre !.... »

Eh bien ! pendant longtemps Escallier fut, à cet égard. de notre avis. Il n'y a pas plus de deux années qu'il nous disait : « Cette œuvre doit appartenir à tou-
» te la France, et je la laisserai à notre musée national

» qui, en fait de gothique, n'a rien de cette impor-
» tance. » — Une considération grave, décisive devait d'ailleurs l'engager à ne point donner ce tableau à une église : c'est qu'il est reconnu que dans les églises les objets d'art sont exposés à mille causes d'altération, de destruction. — Quelquefois même, ils finissent par être vendus à vil prix à des marchands de bric-à-brac ou à des étrangers.— Je pourrais citer un grand nombre d'exemples à l'appui de ce fait déplorable : je me bornerai à un seul. Qu'est devenue la superbe châsse de Sainte-Calmine, style bysantin, l'un des plus beaux *spécimen* des nos célèbres émailleurs de Limoges ? Cette châsse appartenait à une église d'Auvergne ; le curé l'a cédée, il y a quelques années, pour faire des réparations urgentes à son presbytère, à un commis voyageur en curiosités. — Après avoir passé entre les mains de Joyaux, marchand, quai Voltaire, elle est devenue la propriété du prince Saltikoff, qui l'a payée une somme très élevée. Le gouvernement s'est ému de ce trafic, qui n'avait pas même été autorisé par le conseil de fabrique. — Il y a eu procès ; mais, comme le prince de Saltikoff était acquéreur de bonne foi, ainsi que Joyaux, les tribunaux les ont maintenus dans la possession de cette belle châsse. — Certes je ne mets nullement en doute les soins que donnera le digne curé de Notre-Dame à la conservation de l'œuvre de Memling !... Mais il ne sera pas toujours de ce monde, et alors quel sera le sort de cette œuvre ?.. Escallier ayant, en définitif, pensé qu'elle devait rester à Douai, n'eût-il pas mieux valu qu'il la léguât au musée de cette ville, dont elle eût complété la collection?.. Les administrations des musées sont ordinairement conservatrices et si notre

opinion avait eu gain de cause, nous n'aurions pas à exprimer ici des craintes qui ne nous paraissent que trop légitimes.

Un bruit. auquel nous ne voulons point croire, a été répandu : c'est que le chef-d'œuvre de Memling serait, en ce moment, montré dans Notre-Dame, moyennant une rétribution de 50 centimes. — Cela nous semble impossible!.. Le curé de cette paroisse a trop le respect des choses saintes et l'esprit des convenances, pour permettre que l'on fasse de la maison du Seigneur un bazar d'exposition payée. — Mieux que personne, ne sait-il pas que le Christ a chassé les vendeurs, les trafi-cants, du temple de Jérusalem?... — D'ailleurs, dans notre patrie, à toutes les époques, les portes de nos musées, de nos établissements publics, ont été ouvertes aux pauvres, comme aux riches, sans qu'ils fussent obligés, pour admirer les merveilles de l'art, de délier les cordons de leur bourse.

Escallier possédait une bibliothéque peu nombreuse, mais dans laquelle il y avait quelques livres curieux. — Ces livres ont été classés par son excellent ami Minard, conseiller à la cour impériale, un de mes anciens condiciples au lycée de Douai, et cédés à des amateurs désirant conserves un souvenir du bon docteur.

Escallier était membre de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai ; membre honoraire de la société des Antiquaires de la Morinie, et administra-teur du musée et de la caisse d'épargne.

On a fait deux portraits de lui. L'un est un petit tableau à l'huile, le représentant dans son cabinet : c'est une peinture agréable, d'un bon coloris, mais laissant à désirer, sous le rapport de la ressemblance. — L'autre est une lithographie de M. Robaut, datée de 1833. — Elle est d'une grande vérité d'expression!.. C'est notre ami à l'âge de 39 ans, avec cette finesse de traits, ce regard spirituel et rêveur, et cette *desinvolture* un peu nonchalante qui le caractérisaient. —

Ses exécuteurs testamentaires sont ses deux amis MM. Thomassin aîné, amateur éclairé, et Danel, président de chambre à la cour impériale. — Il ne pouvait faire un meilleur choix. Le zèle, les lumières de ces deux hommes distingués, l'attachement qu'ils lui portaient, sont la garantie la plus forte du soin qu'ils mettront à ce que ses dernières volontés soient accomplies.

En terminant cet essai, je ne peux échapper à une pensée bien amère : « C'est que parmi les vivants que » je connais, ilen est peu maintenant qui me plaisent, » m'intéressent et soyent dignes d'estime. » Aussi trouvai-je une consolation véritable à réssusciter, par le souvenir, les morts que j'ai aimés. Hors du cercle des inventions matérielles, ce que le monde appelle aujourd'hui progrès, je le nomme, moi, décadence, nous conduisant à grands pas vers la barbarie. Malgré les efforts du législateur, le mal n'est qu'enrayé, et, d'un moment à l'autre, il peut reprendre sa course furibonde. C'est dans le passé qu'il faut chercher la véritable société, c'est-à-dire le sens moral,

l'esprit, le bon goût, les mœurs élégantes et la conversation, cette charmante magicienne, dont la voix s'affaiblit chaque jour davantage, au bruit des piles d'écus, du sifflet des machines à vapeur et des dissertations sur le report, les primes et le trois pour cent. — Les rangs de mes amis se sont successivement éclaircis. Il y a un an, c'était le plus cher de tous, Versial, qui disparaissait de la terre... aujourd'hui c'est Escallier!....

Oh! que cela est navrant, quand, ainsi que l'a dit le poëte :

« On voit ses tristes journées
» Décliner vers leur penchant! »

Maintenant que j'ai raconté, de cet excellent docteur, tout ce qu'une longue et intime fréqentation m'en avait appris, ma tâche est accomplie. — Il ne me reste qu'à le pleurer, qu'à chérir sa mémoire, jusqu'à l'instant où j'irai le retrouver dans ces lieux où l'on est réuni pour ne se séparer jamais!...

Mon cher Hédouin

J'ai reçu et j'ai lu avec un indicible plaisir le charmant article ~~[illegible]~~ qu'un certain Pierre Hédouin, homme d'esprit et de science, fort de mes amis, a écrit dans l'<u>Impartial du Nord</u>. — Si vous rencontrez ce susdit P. Hédouin (c'est un grand monsieur pas gras, très frileux des pieds, mais d'un cœur chaud) dites lui combien je lui suis reconnaissant, et combien je suis désireux de le voir, de l'embrasser et de lui témoigner de vive voix toute ma gratitude et mon affection !

Adieu, mon ami, merci encore tout à vous <u>de toto corde meo</u>.

[illegible]